

suis misogyne, pas facile du tout. Pour travailler avec moi, il faut avoir du souffle et aussi de l'humour.

Les femmes n'en ont pas?

Oui parfois. Bon, d'abord il y a le rapport de force entre mes musiciens et moi. Avec des femmes, je sens que ce serait très difficile ou trop facile, je ne vois pas comment . . .

Tiens, ma choriste, je travaille avec elle parce que c'est la meilleure, je veux les meilleurs musiciens, c'est ça qui compte avant tout. Les musiciennes, très franchement, il y en a peu qui ont ce calibre, du moins pas en ce moment.

En France, il n'y a pas une nouvelle génération qui pousse? Là-dedans, il doit bien y en avoir quelques-unes?

J'espère. Mais on dirait que les françaises sont restées un peu . . . naises. Vous autres, les québécoises, vous avez gardé ce côté un peu campagne. . .

. . .!

Je veux dire votre style brut, naturel. Je trouve ça bien parce que vous êtes moins préoccupées de votre apparence, de l'aspect extérieur, ça permet de travailler sans s'occuper de détails gênants, secondaires.

Est-ce que tu aimerais faire des chansons en anglais?

Jamais je ne chanterai en anglais. J'ai du

sang latin dans les veines et j'y tiens. Je veux bien m'exprimer en français, en espagnol ou en italien, mais pas en anglais, ça ne m'intéresse pas.

Je dois faire un show à New-York prochainement et je chanterai dans ma langue, d'ailleurs, on semble très bien accepter que ce soit comme cela. Autrement, je ne serais pas moi-même, voilà tout.

Est-ce que tu penses revenir aux ballades un jour?

Oui, plus tard, quand je serai fatiguée de me faire aller, mais pas tout de suite quand même. De toute manière, tout ce que j'ai toujours chanté jusqu'à maintenant a été authentique et le demeurera quoi qu'il arrive dans ma carrière.

Et le cash, le succès?

Le superficiel ne doit jamais prendre le dessus sur l'aspect intérieur, profond. Je refuse de chanter n'importe quoi, chaque parole de mes chansons est pesée, choisie.

Si le succès compte, il faut quand même que tout ça, ce métier, toute cette énergie que je dépense, ça laisse passer quelque chose, des émotions, des feelings intérieurs . . .

Je ne sais pas, un trop plein de tendresse à communiquer . . .

Pour ce qui est de l'argent, je la dépense



Catherine Lara

avant de l'avoir gagné, et mes tripes aussi, je les dépense.

Et si tu avais un conseil à donner aux filles, aux jeunes qui veulent se lancer dans la carrière de rockeur/se?

Je leur dirai, avant tout, c'est un métier sans make-up!

CHRONIQUE: CINÉMA

SILENCE, ELLES TOURNENT . . .

Jeanne Painchaud

Silence, elles tournent . . . Ce pourrait bien être mes roues de bicyclette qui me portent tranquillement vers le dernier long métrage que je verrai cette semaine. Mais c'est plutôt le thème de ce premier Festival international de films et vidéos de femmes de Montréal, organisé par Cinéma Femmes du 6 au 16 juin 1985. Entre la Cinémathèque québécoise et le

Cinéma ONF du rébarbatif Complexe Guy Favreau, les deux salles de projection officielles de ce festival, je me surprends à penser à cette semaine peu ordinaire. . .

Des inédits canadiens ou montréalais; une section films à voir et à revoir; un weekend vidéo; des fictions, des documentaires, des films d'art et d'essai; des longs, moyens et courts métrages. Je me suis glissée dans la foule de spectatrices et spectateurs qui allait joyeusement à la

découverte de cette vaste programmation de qualité et venant de 18 pays, enchantée de constater jour après jour ce que les femmes ont de différent à dire et à montrer sur grand écran. Une foule malgré tout peu jasante, bien que de nombreuses réalisatrices aient été présentes à l'issue de la projection de leurs films.

Mais qu'est-ce que toutes ces femmes cinéastes peuvent bien avoir à dire de particulier? C'est ce qui me trottait dans la

tête avant que je ne m'aperçoive qu'elles osent souvent montrer ce que les hommes cinéastes ne montrent pas. Dans *A Thousand Little Kisses* (Israël, 1981) de Mira Recanati, c'est la jalousie dévorante d'une mère pour sa fille; dans *L'Intrus* (France, 1985) de Irène Jouannet, c'est la détermination d'une femme qui tue froidement un homme qui veut la sortir de ses histoires imaginaires. Dans *The Man who Envied Women* (États-Unis, 1985), la New Yorkaise Yvonne Rainer nous raconte l'histoire d'un homme qui se prend un peu trop au sérieux en se disant ouvertement féministe. Ça faisait des lustres que j'attendais un tel film! Ne serait-ce que pour le portrait de ce prototype du nouvel homme, ce film m'aura littéralement séduite, ce qui ne semble pas être le cas pour Luc Perreault de *La Presse* ni de Bruce Bailey de la *Gazette*.¹

Le cinéma fait par les femmes explore aussi des situations très précises que vivent les femmes dans différents pays. La rétrospective Mai Zetterling a révélé au public montréalais une cinéaste d'une grande valeur qui a remis en question le cinéma traditionnel en Suède dès le milieu des années soixante. Son film *Les Filles* de 1968 met en scène 3 comédiennes qui montent "Lysistrata" d'Aristophane. À la faveur de cette pièce, elles prennent conscience du problème de communication entre femmes et hommes, et de leur image d'actrice. Ce film baroque, cynique et exceptionnel fut très mal reçu en Suède où les critiques ont prétendu que ces problèmes de femmes n'existaient pas dans leur pays. La réalisatrice dut alors s'exiler pendant 7 ans pour pouvoir continuer à tourner. Son dernier long métrage, *Scrubbers* (Grande Bretagne, 1983) décrit la vie dans une prison pour adolescentes en G-B, avec en toile de fond une violence et une homosexualité omniprésentes. Le ton est juste, le regard percutant. Ce film recevait d'ailleurs le prix du public du festival.

Un thème qui revient souvent est celui de la femme qui se cherche et se retrouve après s'être éloignée de son amant et/ou mari. La démarche reste encore embryonnaire dans *Les premiers pas* (RFA, 1980, Jutte Bruckner), alors qu'une Allemande de classe moyenne, épouse et mère, se met à réfléchir sur sa condition. *Demi-jour* (1983-84, Denise Labrie), moyen métrage québécois, s'interroge sur l'image forgée de toute pièce que le personnage féminin renvoie dans les yeux du "chum" manipulateur. Enfin

dans le court métrage *Faux portraits* (Pologne 1982, Ewa Bibanska), on illustre littéralement comment atteindre la sérénité: il faut devenir soi et entière, plutôt que de rester la douce-moitié de quelqu'un d'autre.

Il y a néanmoins une limite aux situations et aux messages que veulent rendre les femmes cinéastes dans leur film. C'est Heiny Srour qui en parlait après le visionnement de son film *Leila et les loups* (Liban, 1984). Elle montre comment les femmes de la Palestine et du Liban, malgré le fait qu'elles aient toujours été forcées de participer à la lutte nationale, ont été à chaque fois "reconfinées" au rôle traditionnel, sans acquérir aucun privilège. Lors de la rencontre, des questions sur les thèmes abordés ont surgi: "pourquoi n'avoir pas parlé du viol dans votre film, c'est pourtant très courant durant la guerre?" Heiny Srour a répondu que c'est par choix. Chaque cinéaste est limitée dans ses thèmes et dans la manière d'aborder et de transmettre ses idées féministes par la volonté de faire une oeuvre artistique cohérente. En effet, le cinéma n'est pas qu'un véhicule à idées, c'est d'abord le "7e art."

Côté nouveautés, deux longs métrages ont retenu mon attention. *La Digue* (France, 1983) de Jeanne Labrune raconte dans une gamme de bleus, gris et noirs une femme qui revient dans la maison côtière de son enfance. Les souvenirs reviennent par bribes, entre un cheval qui fait irruption dans la maison, les gestes tendres de son père, le dépeçage d'un poisson et sa chute dans l'escalier. Une caméra mobile, des éclairages contrastés; un film qui explore de nouvelles avenues dans la façon de présenter une histoire au cinéma. *Simone* (France, 1984), le premier film de Christine Ehm, en aura séduit plusieurs. Sur un mode de narration résolument répétitif, et un dégradé de couleurs qui va du jaune à l'orangé, puis du bourgogne au noir, on suit cette histoire d'amour entre Simone et Françoise en se disant que "le bonheur, c'est pas évident." Françoise veut tout savoir sur Simone, qui se cantonne dans des histoires abracadabrantes sur sa vie: vraies ou fausses, quelle importance. . . Une fraîcheur dans le ton qui prépare peut-être une autre vague.

Quant aux documentaires, j'ai beaucoup apprécié *C'est comme une peine d'amour* (Québec, 1985) de Suzanne Guy, qui porte un regard différent sur l'avortement en allant chercher les commentaires de celles qui ont vécu cette intervention.

Et comment ne pas mentionner *Quel numéro, what number?* (Québec, 1985) de Sophie Bissonnette, un clin d'oeil sur les aléas du travail informatisé chez les femmes. Un hommage à Anne-Claire Poirier était également au programme, pour mettre en lumière le travail de cette pionnière au Québec, ainsi que deux films réalisés par des cinéastes du Studio des femmes (studio D) de l'ONF, pour souligner le dixième anniversaire du studio.

Mais ce qui m'a le plus frappée cette semaine, c'est cet humour noir, cet humour récurant que j'ai retrouvé dans bien des productions et qui aide à faire passer bien des choses. C'est le cas dans *Les Filles* et dans *The Man who Envied Women*, mais surtout dans le film *In the Beginning of the End* (Denmark/RFA, 1985 de Maj. Skadegard et Renate Stendhal) qui reprend toute l'Histoire mais à travers les yeux des femmes. Ainsi, ce n'est pas sans un certain cynisme qu'il est dit que c'est parce que l'Homme ne peut pas créer la vie qu'il s'est inventé un dieu qui donne des ordres et non pas des naissances. Ou lorsqu'on dit que "with our circle they made a hole." Cette réécriture de l'Histoire est de loin le plus utopique mais aussi le plus intéressant film de ce festival.

Les femmes ont donc tendance à traiter de thèmes plus globaux et de montrer la vie comme un tout, et non pas d'une façon compartimentée comme le font plutôt les hommes cinéastes. Les réalisatrices décrivent également les femmes d'une manière fort différente des hommes, qui sont portés à mythifier la femme dans la vie comme au cinéma. Est-ce à cause de cette image désuète que les femmes ont bien des difficultés à se faire une place au cinéma et à passer de devant à derrière la caméra?

En effet, les films de femmes, par le regard autre qu'ils posent sur le monde, ont du mal à entrer dans les schèmes déjà établis par le cinéma d'aujourd'hui. Ainsi, aux problèmes de distribution, se greffe au départ celui de la production des films. À l'atelier avec les réalisatrices, certaines cinéastes invitées ont raconté comment certains producteurs les recevaient il n'y a pas si longtemps encore, lorsqu'elles proposaient des scénarios. Des réponses qui ressemblent à "on a déjà produit un film de femme cette année, il faudra repasser l'an prochain", ou lors de la présentation d'un projet d'envergure "vous êtes devenues expertes dans les

films à petit budget, pourquoi vouloir changer?"

Depuis 1972, année où avait lieu le 1^e festival international de films de femmes à New York, il se crée d'année en année des évènements similaires dans différentes villes nord-américaines et européennes pour faire connaître et promouvoir le cinéma fait par les femmes. Pas à New York, pas à Paris (Sceaux), ni à Londres, Toronto, Washington, Sorrente, Bruxelles, c'était à Montréal à faire ses débuts internationaux dans ce domaine cet été. Le pharaon devait jubiler!

Ma courte randonnée en bicyclette

s'achève, me voilà rendue devant le Complexe Guy Favreau, où je franchirai une autre fois les portes d'une salle obscure. Le grand écran s'est illuminé à de nombreuses reprises cette semaine, comme si la magie du Festival de feux d'artifices s'était repercutée jusqu'ici. J'apprendrai la semaine prochaine que 4661 personnes ont franchi ces mêmes portes, et que le budget de \$130 000 a été respecté! C'est donc une réussite sur toute la ligne que constateront les organisatrices, qui pensent déjà à la deuxième édition de ce festival qui aura lieu l'an prochain à la même période. Mais il est

à souhaiter qu'un tel évènement ne "ghettorise" ou même n'ostracise le cinéma fait par les femmes: n'est-ce pas le revers de la médaille plutôt dangereux qui guette toute action positive?

"La vraie surprise du festival: Simone," *La Presse* (le 11 juin 1985); et "Envy: Good Topic, so-so film," *The Gazette* (12 June 1985).

²Et maintenant à Créteil.

Jeanne Painchaud est étudiante en Études françaises à L'UQAM et est une cinéphile avertie.

CHRONIQUE: CINEMA

HEAD START: MEETING THE COMPUTER CHALLENGE

Molly Ferguson

Head Start: Meeting the Computer Challenge, a new film produced by Studio D of the National Film Board of Canada (NFB) in collaboration with the Federal Women's Film Program (FWFP), urges women to consider how the technological revolution will affect our lives. Made for young girls who are about to choose a career, as well as for women already in the paid work force, this half-hour film examines the challenges women face regarding new technologies in the work place, and contains practical advice on how women can ensure that they benefit fully from technological change. It is the second in a series of films funded jointly by the NFB and the FWFP, a coalition of Canadian federal government departments and agencies founded in 1983 to promote an understanding of women's perspectives and issues through film. The first NFB/FWFP co-production was *Attention: Women at Work!*

What the film does do – it examines, urges, advises and tells – it does well. Women of all ages must somehow learn the facts about the work world before they can make wise decisions. But what the film doesn't do – suggest *how* to take action – is glaringly apparent. For example,



Scene from Head Start

Credit: National Film Board of Canada

one role model tells women to demand training, etc.: no one ventures into the *how*.

Part drama, part documentary, the film features Patricia Nolin as Michelle, a 38-year-old office worker, and Charlotte Laurier as Maureen, her teenage daughter. Maureen, who is learning about computers in school, is enthusiastic about the potential applications of

microtechnology. Her mother, however, is extremely wary – especially when she discovers that her new computer has enabled her boss to nearly double her workload and lay off a co-worker on maternity leave.

Viewers observe Michelle and Maureen in school, on the job, and at home – learning about computers, sharing their concerns, discussing how computers will